

Camille Corot et ses ancêtres fribourgeois



Corot

« Il n'est pas d'arbre sans racines » selon le proverbe populaire et Dieu sait combien il en a peint des arbres au cours de sa vie d'artiste passionné de nature. Aussi, lorsqu'il vint à Gruyères chez son ami Bovy, Camille Corot ne put s'empêcher d'y penser, bien sûr, à ses propres racines. Et notamment celles qu'il tenait de sa mère, pour qui il éprouvait tant d'affection. C'est un voyage imaginaire à travers le temps que je vous propose aujourd'hui, en compagnie de ce peintre de génie, une parenthèse dans sa biographie à la découverte de ses ancêtres suisses.

Une mère d'origine suisse

Ses compositions sont restées inégalées à ce jour. Certains nomment Corot « le père de l'impressionnisme », d'autres le considèrent comme un peintre de paysage de pure tradition néo-classique. Quoiqu'il en soit, il est et demeurera un peintre de renom.

Il voit le jour le 17 juillet 1796 à Paris, rue du Bac. Son père, Jacques-Louis Corot, perruquier de son métier, est issu d'une famille de commerçants bourguignons et sa mère, Marie-Françoise Oberson, modiste, est la fille d'un ancien garde suisse, originaire du canton de Fribourg. Les Oberson sont une très ancienne famille glânoise, citée à Estévenens dès 1404 et bourgeoise de Villariaz depuis 1623, date à laquelle Rolet Auberson acquit cette bourgeoisie. L'ancêtre du peintre, Antoine Oberson est forgeron à Villariaz ; c'est une longue

tradition familiale et c'est la raison pour laquelle cette branche est surnommée « au Favre ». Avec son fils Rodolphe, ils servent comme fusiliers en 1759 au sein du Régiment de Romont, alors commandé par le colonel de Boccard. À la même époque, un autre de ses fils sert déjà comme Suisse du roi à Versailles : Claude-Antoine Oberson, le grand-père de Corot. C'est la raison pour laquelle Marie-Françoise Oberson naît dans la ville royale le 15 décembre 1768.

Et si Corot...

Comme s'interrogeait si justement l'historienne et archiviste Jeanne Niquille en 1947 : « Le peintre alla-t-il, au cours de ses séjours à Gruyères, visiter Villariaz, où il avait encore de nombreux cousins ? » Connaissant l'affection particulière qu'il portait à sa mère, il est difficile de croire que Corot, au cours de ses nombreux

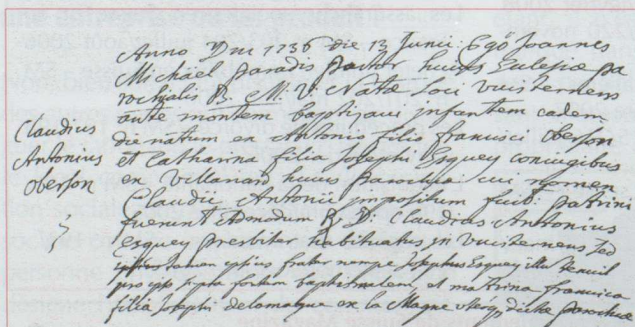
voyages en Suisse et notamment à l'occasion de ses séjours au château de Gruyères, n'ait pas eu le désir de se rendre à Villariaz, le berceau de ses ancêtres maternels, là où est né son grand-père. Et d'ailleurs, ainsi que le rapporte un de ses biographes, Gustave Geffroy : « le peintre avait tenu à se

rendre un jour en Bourgogne, à Mussy-la-Fosse ; il avait ressenti infiniment de plaisir à voir les nombreux Corot inconnus de lui, qui peuplaient la localité ». Imaginons donc un instant que Corot se soit effectivement rendu à Villariaz. Laissons alors l'Histoire vagabonder et se frayer un chemin vers une biographie imaginaire dans laquelle j'ai « inventé » la rencontre du peintre parisien avec sa lointaine parenté. Pour cela, j'ai recherché aux Archives de l'État de Fribourg, m'aidant de documents contemporains à ses venues en Suisse, quels parents ce dernier avait-il pu rencontrer ?

Qu'on me pardonne cette légère incurSION dans le monde de la romance historique et veuillez la considérer comme une réponse à l'interrogation de Jeanne Niquille et un hommage à l'œuvre de Camille Corot.

L'oncle de Corot : un accident tragique

En 1789, alors que de grands bouleversements se préparent en France, un drame humain se produit à quelques centaines de kilomètres de Versailles. Antoine-Rodolphe Oberson, l'oncle de Corot, venu rendre visite à sa tante, Mme Marie Rouiller à Vaulruz, fait une chute suffisamment grave pour qu'elle lui soit fatale. Il est donc probable que le souhait de Corot soit de commencer son pèlerinage familial par une visite au cimetière du village.



Acte de baptême du grand père maternel de Corot

Le trajet entre le château de Gruyères et Vaulruz, distants de quelques lieues, se fait en voiture à cheval et ne dure guère plus d'une heure.

En arrivant à Vaulruz, petit bourg posé sur les rives de la Sionge, Corot rencontre le syndic du village et, après lui avoir expliqué son affaire, ce dernier lui désigne la petite auberge de l'Ange. En effet, son tenancier, François Rouiller, est un petit cousin du peintre, de quelques années son cadet. Étonné et ému, l'aubergiste accueille ce parent envoyé par la Providence et lui offre l'hospitalité pour la nuit. Il habite la maison avec son épouse Josette et leurs quatre enfants.

Le lendemain, c'est en sa compagnie, que Corot va se recueillir sur la tombe de cet oncle qu'il n'a pas connu et dont sa mère lui a si souvent parlé.

Il peut ensuite rendre visite à ses autres cousins qui habitent aux Molettes, petit hameau situé dans les hauteurs de Vaulruz. Il y rencontre, non sans émotion, la grand-mère, Marie-Anne Rouiller, née Bourquenoud, qui en 1789 (elle a alors 29 ans), a soigné avec dévouement l'oncle de Corot. En remerciement, pour « *les grandes bontés, bienfaits, soins et peines reçus déjà avant mon accident et particulièrement pendant tout le cours de ma maladie* », celui-ci a légué à sa cousine par testament la somme de 50 écus petits. Elle est aveugle maintenant et ses 90 ans font d'elle une doyenne respectable.

Il y rencontre aussi son cousin Jean Rouiller, vivant là avec sa mère, son épouse Véronique et leurs 14 enfants. C'est donc une joyeuse ribambelle qui tourne, curieuse de ce parent qui peint des toiles à Paris.

Il prend ensuite congé de sa famille et poursuit sa route, cette fois-ci en direction de Villariaz.

Empruntant la route de Romont, il regarde, avec une certaine tristesse empreinte de joie, s'éloigner le château de Vaulruz. Il passe le pont sur La Neirigue et trouve très agréable cette escapade fribourgeoise. Arrivé à Vuisternens-devant-Romont, il s'arrête à l'église paroissiale où il remarque les traces de la foudre qui y est tombée quelques années plus tôt¹. Après s'être recueilli quelques minutes près de l'autel, il se rend à la cure



Oberson

et demande à parler au prêtre, dom François-Joseph Castella. Il souhaite avoir un extrait baptistaire de son grand-père : un souvenir se dit-il.

Visite à Villariaz

Il remonte dans sa voiture et quitte la route carrossable pour prendre le chemin en direction de Villariaz, le berceau de sa famille maternelle. C'est un petit village d'une trentaine de maisons et comptant un peu plus d'une centaine d'âmes. L'image de sa bien-aimée mère revient à son esprit et remplit son être d'une douce mélancolie. « *Qu'elle aurait aimé ces paysages ma belle dame* » pense-t-il en observant attentivement les bois, les prés, les granges ainsi que les deux moulins qui ponctuaient le tableau champêtre s'offrant à ses yeux. La nouvelle s'est très vite répandue dans ces campagnes où la venue d'un « Monsieur de Paris » fait figure d'événement. Il y rencontre ses petits cousins, descendants des oncles de sa maman, ceux-là même qui, un demi-siècle plus tôt, ont protesté auprès de Leurs Excellences de Fribourg afin d'empêcher la vente des biens familiaux par Françoise Corot !

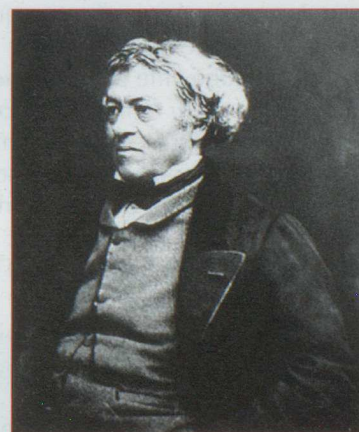
L'affaire a fait grand bruit à l'époque dans le village et Corot craint qu'il n'y ait quelques rancœurs vis-à-vis de lui. Mais il est rapidement rassuré lorsqu'il voit l'accueil chaleureux qui lui est réservé. On lui présente l'ensemble de sa parenté : il y a Claudine, la veuve de Nicolas Oberson, cousin germain de sa mère. Elle vit dans une petite maison de trois pièces avec son fils Jean qui cultive les terres que lui a laissées son défunt père. Un autre paysan arrive : c'est Jean

Oberson. Âgé d'une soixantaine d'années, il s'approche de Corot avec une défiance respectueuse. Il lui présente avec gravité son épouse Françoise et ses huit enfants.

De nombreuses personnes entourent maintenant l'« *artichet* » parisien. Curieux, amusés mais toujours très polis avec le « *moncheu* » qui raconte l'histoire de ces Fribourgeois montés à Paris pour se mettre au service du roi de France. L'évocation du passé, parfois douloureux pour Corot, s'accompagne d'une promenade sur les terres qui ont jadis appartenu à son grand-père et qui ont été vendues en 1794 malgré les protestations de la famille restée à Villariaz. On lui montre la maison, sujet de tant de discorde qu'il observe, dans les moindres détails, et dessine sur son carnet de croquis une ébauche qui soulève l'admiration de son public.

Dans sa calèche, sur le chemin du retour, Camille Corot, les yeux encore humides, se remémore les dernières heures passées. Un bonheur tranquille l'habite désormais et la sensation d'un devoir accompli : celui d'avoir réuni l'espace d'un moment son histoire personnelle au passé de sa famille. C'est sûr, dans son prochain tableau, il dessinera les racines des arbres. C'est important les racines...

JEAN-CLAUDE ROMANENS,
GÉNÉALOGISTE
www.genealogiesuisse.com



Camille Corot par Nadar

Publications

- Alain-Jacques Tornare : Les origines suisses du peintre Corot.
- F. Kuenlin : Dictionnaire géographique et historique du canton de Fribourg.
- Marie-France Oberson : « Des origines suisses de Corot » in Le Messenger suisse, n° 86, mai 1996, p. 9.
- Jeanne Niquille : « Corot et le canton de Fribourg » in Der Schweizer Familienforscher/Le Généalogiste suisse, 15 septembre 1947, N° 7/8, p. 97.
- La Liberté, du 6 février 1960.

Sources

- Archives de l'État de Fribourg.
- Recensements de population de Vaulruz et Villariaz 1850-1860.
- Registres paroissiaux de Vuisternens-devant-Romont.
- Registres de notaire (testament d'Antoine, Rodolphe Oberson RN 2839, folio 101vo et suiv.).

¹ La foudre est en effet tombée le 12 avril 1850 sur la flèche de l'église de Vuisternens et a déchiré sur toute sa longueur le toit en fer-blanc qui recouvre la tour.